La balade de Yoknapatawpha Les ombres de «Sanctuaire» Les menteurs de Hollywood La face noire Le Nobel, un prix déprimant Les héritiers d’Oxford

Barry Hannah

Juan José Saer

Antonio Lobo Antunes

Edouard Glissant

Pierre Michon et

Alberto Ruy Sanchez

James Salter

Le 25 septembre,

on fêtera le

centenaire de

William Faulkner,

mort en 1962.

Chaque semaine,

Libération a

rendez-vous avec

l’auteur de

“Sanctuaire”, “le

Bruit et la fureur”

et “Lumière

d’août”. Enquêtes,

reportages et

contributions

d’écrivains du

monde entier

évoquent cette

figure mythique du

Sud profond

américain.

La balade de Yoknapatawpha

D’Oxford, Mississippi, où il vécut, au comté qu’il imagina, les pistes de Faulkner et de son œuvre se chevauchent.

Par PIERRE BRIANÇON

Le 18/7/97

a statue du soldat confédéré est un monument obligatoire des villes du Sud américain. Dans le Mississippi et en Alabama, en Virginie et dans les Caroline, il scrute de ses yeux vides l’horizon des grandes déchirures et de l’histoire évanouie. Tout en lui rappelle le Sud et sa guerre perdue, son monde disparu, son ordre oublié.

Oxford, capitale du comté de Lafayette, Etat du Mississippi, a besoin de deux de ces soldats de pierre pour veiller sur son histoire. Le premier date de 1907. Son fusil au repos empoigné des deux mains, il regarde sereinement vers le sud, sur le flanc sud du tribunal du comté, érigé sur le terre-plein central de la place carrée qui est le cœur et le poumon, le marché et le musée, la vitrine et la mémoire de cette petite ville de 10 000 habitants, à une heure de route au sud de Memphis. Le deuxième soldat est d’un an plus vieux, et il obéit aux règles de la même statuaire nostalgique, à deux petits kilomètres à l’ouest de son frère d’armes, sur le territoire de l’Université du Mississippi, l’une des plus anciennes des Etats-Unis. De taille équivalente, et comme l’autre monté sur un haut piédestal, il porte un chapeau au côté recourbé. Il tient son fusil au repos de la main droite. Et il scrute l’horizon vers l’est d’un air intéressé, sa main gauche en visière sur les yeux. A Oxford, il a fallu deux soldats pour garder la mémoire du Sud parce que la dévote association locale des Filles unies de la Confédération s’était déchirée, au début du siècle, sur l’endroit où ériger l’indispensable monument.

Mais une troisième statue orne le flanc sud ­ toujours ­ de la place centrale de Jefferson, capitale du comté de Yoknapatawpha. Ce soldat-là emprunte à chacun des deux autres. Comme au centre d’Oxford, il domine la place de la ville, il regarde au sud, et une inscription évoque la «cause juste et sainte»de son combat. Et comme le soldat du campus de Ole Miss, comme on appelle l’université, il scrute l’horizon, la main en visière. «Au milieu des arbres se dressait le monument au Soldat confédéré, l’arme au pied, abritant de sa main de pierre ses yeux immuables.» William Faulkner le décrit ainsi dans Sartoris, le roman qui introduisit au monde le comté imaginaire de Yoknapatawpha, dont plusieurs générations d’universitaires débattent depuis soixante-dix ans des rapports étroits avec celui de Lafayette. Et dans le Bruit et la fureur, la scène finale évoque Benjy hurlant parce que le chariot fait dans le mauvais sens le tour de la place «où le Soldat confédéré fixait sur le vent et les intempéries ses regards vides sous sa main de marbre».

Oxford/Jefferson ; Lafayette/Yoknapatawpha. Le décalque est de longue date avéré, avoué. Mais la statue du soldat de Jefferson, synthèse de celles d’Oxford, dit aussi le travail de reconstruction créatrice que Faulkner a voulu imprimer à sa ville natale, celle où il vécut toute sa vie entre ses voyages, pour en faire la capitale de son monde imaginaire. Théoriquement, Jefferson est d’ailleurs situé à vingt-cinq miles (une quarantaine de kilomètres) à l’est d’Oxford. Sans doute parce que la présence de l’université aurait enlevé à Jefferson sa rustre âpreté. Ole Miss en aurait fait une ville trop intellectuelle et trop cosmopolite pour que Faulkner pût y labourer librement le Sud et son sol. Au passage, les noms de la ville et du comté ont aussi subi une transmutation en passant du réel au roman. Oxford ­ nom expressément britannique donné à la ville en 1837 dans l’espoir d’attirer ainsi la première université de l’Etat ­ et Lafayette, d’après le général français, fleuraient l’Europe. Alors que Jefferson honore la grande figure révolutionnaire et le président américain, et que, selon les meilleures sources, Yoknapatawpha viendrait d’un mot des Indiens chickasaw signifiant l’eau qui s’écoule lentement. «A partir de Sartoris», déclarait Faulkner dans une célèbre interview de 1956 à la Paris Review, «j’ai découvert que mon propre petit timbre-poste de terre natale valait la peine de l’écriture, que je ne vivrais jamais assez longtemps pour l’épuiser, et qu’en sublimant le réel en apocryphe, j’aurais l’entière liberté d’employer pleinement tout le talent que je pouvais avoir [...] c’est ainsi que je me suis créé un univers bien à moi.»

On connaît une carte du comté de Yoknapatawpha. Elle figure dans Absalon! Absalon! Elle est de la main de l’écrivain. Une autre version est exposée dans le hall de la grande maison de l’écrivain, Rowan Oak, à un petit kilomètre au sud de la place. L’auteur a pris soin d’établir clairement les droits sur les 6144 km2 du comté imaginaire: «William Faulkner, seul propriétaire.»La démographie du chef-lieu Jefferson y est précise: «Blancs, 6298; Noirs, 9313.» On y voit clairement que, comme le vrai comté de Lafayette, celui de Yoknapatawpha est borné au nord par la rivière Tallahatchie ­ déformée aujourd’hui par le grand barrage de Sardis. Pour Faulkner, la limite sud du comté est la rivière Yoknapatawpha. En réalité, la frontière méridionale du comté de Lafayette est la rivière Yocona, serpentin étroit d’eaux boueuses étouffées par une végétation pressante.

Les exégètes, les professeurs, les photographes ont depuis «placé»aux quatre coins du modeste comté tous les lieux clés et les familles de la saga faulknérienne, de Sartoris à la trilogie des «Snopes»(le Hameau, la Ville, le Domaine). La plantation Sutpen, au nord-ouest. Le lieu-dit Frenchman’s Bend, au sud-est, dans le hameau de Yocona. L’endroit où Popeye assassina Tommy, au bord de la rivière Yoknapatawpha. Tout est repéré, identifié, d’un coin à l’autre du comté de Lafayette, d’un personnage et d’un détail à l’autre de l’œuvre qui s’y concentre.

Mais quand on aura superposé les deux cartes, réelle et imaginaire, de Lafayette/Yoknapatawpha, quand on y aura analysé les différences et recensé les équivalences, quand on aura parcouru le comté du nord au sud, aperçu ses granges abandonnées sous une végétation qui n’attend jamais longtemps pour tout étouffer, on n’aura pas épuisé les mystères de l’œuvre et de ses rapports avec «le timbre poste de sol natal». Evans Harrington le sait, qui ne manque pas de titres pour en parler. Longtemps directeur des études faulknériennes à l’université, organisateur tous les ans à la fin juillet, depuis vingt ans, d’une conférence «Faulkner et Yoknapatawpha» qui rassemble les chercheurs venus du monde entier qui consacrent leur vie à l’écrivain le plus étudié après Shakespeare, Harrington remarque qu’on «ne peut limiter Faulkner à une sorte d’exercice de mise en fiction de la réalité. C’est restreindre radicalement son influence et sa portée artistique. Son œuvre est autre chose que de l’histoire romancée». Faulkner a d’abord créé, imposé et dirigé son monde, pour atteindre à l’universel. Réduire Yoknapatawpha à Oxford, c’est réduire Combray à Illiers ou Balbec à Cabourg, considérer l’œuvre de Joyce comme un guide de l’Irlande.

Mais Evans Harrington sait aussi combien le lieu a été central dans cette œuvre. Faulkner a toujours voulu s’évader d’Oxford, et il y est toujours revenu. Il y a passé son enfance, il y a rêvé, il a vaguement et distraitement étudié à Ole Miss, où son père avait trouvé un emploi. Il fut, passagèrement, responsable du bureau de poste de l’université (de mémoire postale, on n’en connut pas de plus mauvais). Il quitta son village très tôt pour l’Europe, plus tard pour New York, la Virginie, ou Hollywood. Et il finit ses jours en 1962 dans la propriété qu’il avait acquise ici en 1930, transformée aujourd’hui en musée calme et pacifique figé à l’instant de ses derniers jours. Dans son ancien bureau, le plan en forme de synopsis de Parabole, paru en 1956, est encore griffonné à la main sur le mur, en autant de séquences que de jours de la semaine. Et la vieille Underwood, dont le cliquetis signifiait aux enfants qu’il fallait arrêter tous les bruits, repose silencieuse sur un vieux bureau de bois.

«Regardez cet endroit», dit Dean Faulkner Wells, qui fut l’un de ces enfants, du haut du balcon de premier étage du bar City Crocery, qui donne directement sur la place d’Oxford. «C’est là que Poppy venait se promener ou rêver. C’est toujours là qu’il est revenu.»Nièce de William Faulkner, élevée par l’écrivain depuis sa naissance, survenue juste après la mort accidentelle de son père, Dean, 61 ans, témoigne à sa manière de la prégnance d’un lieu sur une œuvre, et de la manière dont Oxford et le Mississippi ont enveloppé le monde sorti de l’imagination du jeune rêveur parfois mythomane. Les plus anciens habitants de la ville semblent tous avoir au moins un souvenir de Faulkner se promenant sur la place, souvent songeur et parfois ivre.

En sortant de la ville, à quelques kilomètres vers l’ouest, la route de College Hill serpente entre quelques collines dénudées, pour arriver à l’église presbytérienne où Faulkner, en 1929, épousa son amour d’adolescence, revenue de Chine et d’un premier mariage. L’entrée de l’église est ombragée par une rangée de gros arbres touffus. Dans le petit cimetière adjacent, les pierres tombales perdues dans l’herbe portent des noms qui évoquent l’univers de Faulkner sans y avoir jamais figuré. Les familles s’y appellent Tankersley ou Carnathan. De Lafayette ou de Yoknapatawpha, comment savoir.

Du calme, s’il vous plaît

Par Barry Hannah Barry Hannah, né en 1942, vit à Oxford, Mississippi. Dernier livre traduit: la Tête à l’envers, Gallimard, 1996.

Il y a deux façons pour un écrivain d’être obscur, me semble-t-il. L’une est d’être difficilement compréhensible. L’autre est d’être enterré sous les honneurs et les commentaires. La seconde est le destin de Faulkner. Quand on gagne trop de prix, on est aussi effacé que quand on est inconnu. Quatre siècles d’exégèse sur Shakespeare ont, j’imagine, éloigné autant de lecteurs qu’ils en ont attirés, si les lecteurs sont comme moi. Il est au grand public ­ avec tout ce que ça implique de bruit, d’imbéciles réunis en murs concentriques autour de lui ­, il n’est pas à soi. On va son chemin, irrité, adorant ses échecs et les petits maîtres un peu obscurs qu’on a découverts. Parce que c’est plus rassurant et plus personnel de rester dans le mauvais motel de son choix, où on s’est installé avec, disons, Jim Thompson.

Ici, à Oxford, une statue par le sculpteur William Peckwith va bientôt trouver sa place après bien des marchandages entre la ville et la famille. Jill, la fille de Faulkner, doute qu’il eût le moins du monde voulu une statue. Il y a une certaine obscénité à imposer perpétuellement un homme ­ on peut l’imaginer donnant des coups de pied et criant, tiré des profondeurs de Rowan Oak, sa maison ­ en face de la mairie, qui a une toute petite vie publique en dehors des lettres qui en partent au sujet de Faulkner. Faulkner attire encore des touristes et de l’argent à sa ville. Le tournage de l’Intrus ici en 1948 a fait savoir en ville pour la première fois que Faulkner pouvait être autre chose que l’ahuri épuisé sortant du vieux Sheegog Place. Puis vint le Nobel. Puis les conférences et le bruit. Pour certains, Faulkner était une grande voix en dehors du chœur.

Mais la vraie voix de Faulkner était calme, essoufflée et presque efféminée. J’ai été étonné par cette voix la première fois que je l’ai entendue sur un disque où il lisait Tandis que j’agonise. «Mais il a tout faux, ai-je pensé. Le grand créateur ne sait pas ce qu’il a créé.» On pouvait aussi soupçonner Faulkner de ne pas vouloir lire pour un disque, que cet enregistrement était une sorte de vengeance sur les espérances commerciales.

Je ne l’ai jamais rencontré et j’en suis content. Je savais qu’il était un génie quand j’étais étudiant à l’université dans les années 60 et que je suis tombé sur le Bruit et la fureur. Ce courant impétueux, pas juste un style mais une rivière bouillonnante avec des images brillantes qui flottent dessus. Son pays. Yockny patapha. «Lente rivière courant à travers le plat pays», en indien chickasaw. Lente, mais toujours avec du courant, et cette recherche presque furieuse du sens. «Ici, fils», dit mon père sur sa chaise au fond de son cabinet de travail en brandissant le Bruit et la fureur, «le vieux Faulkner a mis “une grange dévalant la colline”. Que diable veut-il dire par là?» Mon père n’avait connu Faulkner que comme le postier flemmard de Ole Miss (l’université du Mississippi, ndlr) dans les années 20 et n’avait commencé à le lire qu’après sa retraite, ce qui n’était pas inhabituel dans le Mississippi. On attendait le calme pour pouvoir se le coltiner. Mais mon père dit, après deux autres livres: «Ce vieux Faulkner a quelque chose de bien, fils. Il a quelque chose.» Mais il n’a jamais lu aucun autre livre de Faulkner. C’était trop lourd. Trop de voix. D’autres parlaient de visites d’ivrognes à la maison de Faulkner, où on le voyait pisser joyeusement devant sa porte d’entrée ou s’accrocher nu aux magnolias, mais je ne voulais pas voir Faulkner dans la rue, habillé ou pas. Je savais qu’il ne serait pas là, d’une certaine façon. Il n’avait rien à me dire, ni moi à lui.

Je vins définitivement vivre ici pour être le voisin du fantôme, peut-être autant celui de mon père, ce jeune débutant de Ole Miss, que celui de Faulkner lui-même, Faulkner devant la tombe duquel je passais tous les jours en voiture sur la route du parc où je jouais au tennis. Je vins pour l’improbable fantôme de Faulkner, écrivant en huit semaines seulement, dans la soute à charbon de la centrale électrique, sur la brouette renversée, son impérissable Tandis que j’agonise. Ce que je me suis dit et que j’ai dit à mes étudiants, c’est que c’est ça la vraie matière, la plus haute distinction, et c’est toujours d’actualité : l’obscurité tranquille, dévastée, le petit homme issu d’un état appauvri et déchiré, avec de la poussière de charbon sur ses pieds, et du mépris tout autour.

Il n’y aura jamais une statue de cette matière. Il faut essayer de la construire calmement dans sa tête.

[haut de la page]

[sommaire]

© Libération